

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 21/22 (1913)

Heft: 8

Artikel: Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de ceux qui comptent réaliser ce projet de centralisation nécessaire et d'utile secoursisme, et nous espérons que la Société Henry Dunant sera à même de mener à

bien une idée qui lui fait honneur et à laquelle le nom de Dunant, bienfaiteur de l'humanité, restera indissolublement lié.

D^r M^l.

Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie

(Suite)

Dans un premier article, M. Bonto nous a raconté son voyage de Neuchâtel à Sofia, puis l'attente dans la capitale bulgare où — rongé par son frein, inactif malgré lui — il s'était intitulé « le samaritain errant ». Enfin il est appelé auprès du chef de la mission de la Croix-Rouge allemande.

Pour pénétrer chez lui il fallait d'abord lever une couverture, comme à l'entrée d'un wigwam, ensuite on voyait une chambre nullement grande, servant à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher, avec des instruments un peu partout et, bon présage, un *tub* en caoutchouc par terre. Le docteur en chef avait mis l'uniforme si pratique que la Croix-Rouge allemande fait porter par tous ses médecins et tous ses infirmiers : tunique et pantalon en drap gris ; la tunique avec boutons invisibles et col rabattu ; sur le col, à gauche et à droite, la reproduction du drapeau de la Croix-Rouge, la croix cependant, suprême art du tailleur, en perspective ; des pattes d'épaules avec une broderie en argent pour les médecins. Ajoutez à cela des souliers et des jambières en cuir jaune, et vous aurez une idée d'un ensemble on ne peut plus guerrier.

Le docteur cherchait un infirmier de métier. Puisque je ne l'étais pas, il ne put m'employer chez lui, d'autant plus qu'il ne sut pas trop où me rubriquer comme *studierter Herr*. Il me demanda pardon de m'avoir dérangé, il s'agissait d'un malentendu, par contre il me re-

commanderait volontiers à la direction du *Turnverein* qui transformait justement ses locaux en ambulance. On venait de trouver une sœur, on serait content de m'avoir comme infirmier.

Me voilà donc tout d'un coup recommandé, soutenu : j'aurais pu sauter en l'air de joie. Et comment donc le docteur en chef avait-il appris mon existence ? Par le docteur Kohl qui venait d'arriver de l'Allemagne avec la deuxième moitié de la mission. Et qui donc avait glissé mon nom à ce docteur ? On demande encore ? Mais naturellement le docteur de Marval qui, on le voit bien, est venu exprès aux Balkans pour me venir en aide. Qu'ici il en soit chaleureusement et sincèrement remercié !

On a souvent besoin d'un plus « puissant » que soi.

C'était vendredi. Samedi je fus reçu et agréé de la façon la plus charmante par M. Gramberg, le président du *Turnverein*, et dimanche, 17 novembre 1912, je pus commencer mon travail à l'*Ulitsa Gurko* 74.

Au Turnverein

Le *Turnverein* de Sofia se recrute parmi les membres de la colonie allemande, et en général parmi ceux qui appartiennent à la langue allemande. Ainsi le consul suisse, M. Jacques Vögeli, qui plus d'une fois s'est occupé de moi comme si j'étais de ses nationaux, en fait partie. Cette

société de gymnastique possède un bâtiment assez vaste au bout de la rue Gurko, c'est-à-dire au bout de la ville. Comme vis-à-vis, le si joli jardin zoologique que le tsar Ferdinand entretient à ses propres frais. Les grandes fenêtres donnent sur le jardin du *Turnverein* et regardent plus loin vers l'immense parc du prince Boris. Pas de bruit, bon air, bonne exposition

lait à Maitshin Dom put disposer de 3 bâtiments avec un total de 260 lits, dont 237 dans les 2 bâtiments principaux.

La salle de gymnastique avait été transformée en dortoir. Elle s'y prêtait fort bien, car c'était une belle salle, haute et vaste, avec des fenêtres de deux côtés, de larges fenêtres, 5 en tout. Le chauffage se faisait par 2 poêles « à feu con-

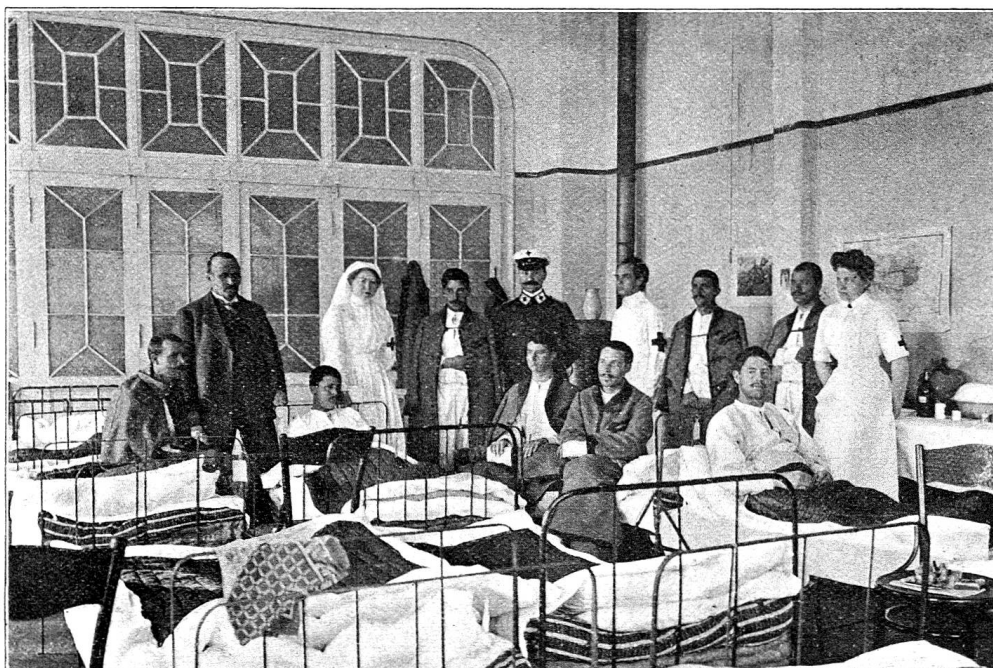


Fig. 2. — Intérieur du „Turnverein”, salle de 23 blessés, à Sofia,
Dépendance de la mission allemande

Au centre, en uniforme, le Dr Siber, médecin de la Croix-Rouge allemande ; à sa gauche l'infirmier Bonto.
A droite une sœur danoise ; au centre, la traductrice de Sofia ; à gauche l'administrateur de l'hôpital, M. Heinrich.

au soleil, bref, la situation privilégiée du *Turnverein* l'indiquait pour être utilisé comme hôpital improvisé. C'est ce qu'ont compris ses membres, lorsqu'ils le transformèrent de façon à pouvoir recevoir 23 malades, et le mirent à la disposition de la Croix-Rouge bulgare. Celle-ci l'a élevé au rang de *Klon ot bolnitsata Maitshin Dom* (filiale de l'hôpital M. D.). C'est ainsi qu'au moment de la plus forte poussée de blessés — en novembre et décembre 1912, — la mission allemande qui travail-

l'ait à Maitshin Dom put disposer de 3 bâtiments avec un total de 260 lits, dont 237 dans les 2 bâtiments principaux. La salle de gymnastique avait été transformée en dortoir. Elle s'y prêtait fort bien, car c'était une belle salle, haute et vaste, avec des fenêtres de deux côtés, de larges fenêtres, 5 en tout. Le chauffage se faisait par 2 poêles « à feu con-

tinu », qui s'éteignaient régulièrement. Un autre inconvénient était que les scories occasionnèrent des explosions, ce qui chaque fois nous mit en une folle gaieté et nous servit de leçon de sang-froid par l'évocation de l'artillerie turque. Pour l'aération on avait les fenêtres et encore 4 vasistas, dont ne dispose pas telle université de la Suisse romande. Le parquet était ciré, et les poignées en cuivre des portes et des fenêtres étaient « poutsées » comme à Neuchâtel. Pour l'éclairage, 3 lampes élec-

triques, celle du milieu très puissante. — Vingt-trois lits de fer avec des couvertures ouatées auxquelles se trouvaient épinglés les draps, tout à fait comme dans un hôtel. Ces couvertures étaient de couleur gaie: rouge ou rouge-brun. Faute de tables de nuit, on disposait d'une grande quantité de chaises viennoises; on en mit une à côté de chaque lit, et là-dessus le verre à boire. Les blessés y plaçaient leurs cigarettes, la moitié d'une boîte à cigarettes servant de cendrier, et quelques autres objets encore qu'ils ne tenaient pas à avoir sous les coussins du lit. C'est incroyable ce que les soldats bulgares fument! C'est leur vice national.

Le long du mur et près de l'entrée, 3 tables où se plaçaient ceux qui préféraient manger là au lieu de rester au lit. On y voyait les carafes à eau, toujours pleines, et, dans un verre avec un fond rouge d'eau sublimée, les thermomètres. Près des tables quelques chaises d'un autre modèle que celles près des lits. Aux murs les feuilles de température, représentants de la science correcte et sévère, quelques images de guerre peu artistiques et quelques cartes, dont celle de la Bulgarie était la plus consultée.

Tout cela avait l'air propre, riant, confortable; la salle était vraiment belle pour un hôpital improvisé, et souvent des visiteurs de marque, comme d'autres plus humbles, nous ont adressé des compliments. Je ne veux noter ici que les éloges d'un lieutenant suisse, adjudant de l'inspecteur de la Croix-Rouge (je m'exprime à la bulgare), qui venait de parcourir des hôpitaux serbes, tures et bulgares et qui disait que notre petit hôpital était un bijou.

* * *

Le *Turnverein* se trouvait sous la direction du chef de la mission allemande, et chaque jour un médecin allemand venait faire la visite. Il était alors reçu par

la sœur, une Danoise, et par l'infirmier, un Indien, ce qui donne une combinaison curieuse: deux étrangers non-allemands, sous les ordres d'un Allemand, pour soigner des Bulgares. L'allemand suffit pour les relations entre le personnel, mais pour pouvoir parler avec les blessés, il fallut une personne sachant l'allemand et le bulgare.

Pour soigner nos 23 blessés, il y avait un personnel plutôt nombreux. Qu'on en juge: 1 docteur*), 1 sœur de charité, 1 infirmier, 1 demoiselle traductrice, 1 monsieur s'occupant de l'administration, la dame qui cuisinait et la femme qui l'aidait*), 1 blanchisseuse*), 1 femme de ménage*), 1 jeune dame de la maison qui aidait pour le service, 1 concierge*). Total 11. Et je n'ai rien dit des personnes qui nous ont rendu des services accidentels. En se contentant du strict nécessaire, 8 personnes auraient suffi, mais il est évident que le travail s'est trouvé allégé par le grand nombre de mains disponibles. Notons encore que sur ces 11 personnes 5 étaient payées (*).

Les blessés recevaient leurs lettres par l'intermédiaire d'un gymnasiaste qui venait également chaque soir apporter les journaux, que les rédactions avaient mis à la disposition de l'hôpital.

Pour faire la garde de nuit, qui exigeait également la présence d'une personne sachant le bulgare, un certain nombre de membres s'étaient inscrits. On prenait deux messieurs à la fois, dont l'un pouvait se reposer sur un brancard. Durée de ce service: de 9 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin.

* * *

A côté de la salle de gymnastique un vestibule de forme carrée. Entre les deux un mur dont on avait remplacé la base par une paroi vitrée. De l'autre côté du vestibule, un quillier, séparé en deux par une paroi improvisée: la première partie

servant d'office pour la vaisselle et de buanderie et lieu de repassage, la seconde employée comme cuisine et magasin de vivres. Perpendiculairement à l'extrémité de la cuisine un hangar, où l'on mettait, entre autres, les habits pouilleux des blessés.

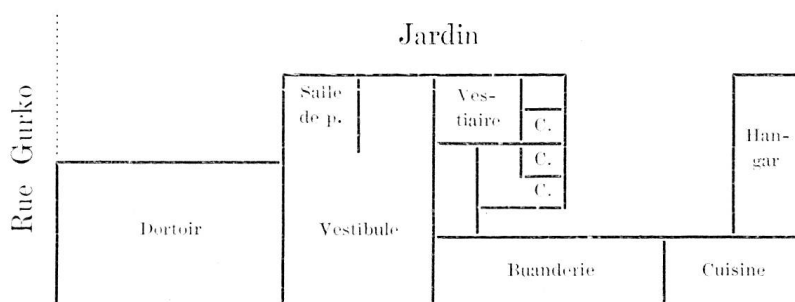
En allant du vestibule du côté du jardin, on pouvait entrer dans une petite chambre, ou bien se diriger vers la sortie. La petite chambre, éclairée par deux fenêtres, avait à gauche un robinet

mastisol, nouvelle préparation adhésive, lancée par une maison allemande; colle à sec; prévient les eczéma et anesthésie partiellement, d'après ce que l'on dit (succédané au collodium); teinture de iode;

4 pinceaux, pour le mastisol et la teinture de iode;

opium, 100 gr. 2 % morphine, avec seringue pour 1 cm³ et 4 aiguilles;

300 gr. acide acétique, employé en solution aqueuse pour les pansements humides; potion contre la toux;



Esquisse du „Turnverein" à Sofia

d'eau avec évier et à droite une immense armoire-buffet, peinte en blanc et tout indiquée pour recevoir notre pharmacie et notre matériel de pansement. Voilà cette chambre promue salle de pansement.

Je fais suivre l'inventaire de notre pharmacie au *Turnverein*, parce qu'il n'est pas dépourvu d'intérêt pour les exercices en campagne qui sont organisés par les sociétés de samaritains:

Sac aux pansements stériles, contenant des compresses de mousseline, des tampons de mousseline (*Tupfer*), des bandes au iodoforme;

tale pour prévenir le décubitus; parfois pour le massage;

alun, allumettes, tondeuse, cognac;

aspirine, médicament populaire, recherché par le personnel féminin; j'ai voulu l'expérimenter, une pastille a suffi pour me faire dormir trop longtemps et me faire arriver en retard;

acide salicylique, pastilles de sublimé; onguent de zinc, pour les blessures; leucoplaste; plusieurs tubes de vaseline, pour le massage; 100 gr. huile de ricin;

3 thermomètres à fièvre;

ammoniaque, pour nettoyer les peignes; bidon de benzine (5 kg.), pour nettoyer la peau autour des blessures;

bidon d'alcool à brûler (5 kg.), au moyen duquel on nettoyait aussi les instruments et les récipients;

2 lampes à alcool, dont une avec une grande poissonnière, pour stériliser les instruments;

des épingles de sûreté, surtout employées pour les chemises; à un moment donné, il n'en restait que des noires à Sofia;

50 paquets de ouate, pour faire des pansements compressifs ou pour étoffer une attelle;

beaucoup de bandes, en général très larges; entre autres 10 bandes de reps,

30 de coton, 30 de gaze (8 cm.), 30 de cambrie (10 cm.), etc.;

triangles, frondes, imperméable, 2 cousins à air, irrigateur, carbol pour les cabinets, eau boriquée; attelles métalliques, auxquelles on donnait la forme voulue; pour leur rendre la forme primitive après emploi, on marchait dessus.

* * *

Si au lieu d'aller au jardin on passait à droite, on arrivait au vestiaire, où se trouvait le téléphone, et derrière lequel étaient trois cabinets, le premier avec douche froide et un robinet, les deux autres d'installation ultra-moderne pour les lieux d'aisance. J'insiste sur ce point, car c'est inqualifiable ce que sous ce rapport les meilleurs restaurants et hôtels de Sofia osent encore présenter. Une société d'installations hygiéniques, qui pour inculquer l'amour de la propreté devrait s'adresser à l'amour-propre des Bulgares, ferait de bonnes affaires à Sofia et y introniserait un peu plus confortablement la déesse Hygiène.

Ce vestiaire nous a servi de salle de réception (on y lavait les nouveaux-venus et leur donnait du linge propre), de salon de coiffure et même de fumoir-promenoir, car les blessés, tout en étant habillés sommairement, aimaient à s'y tenir près de la fenêtre ouverte pour respirer l'air frais et regarder mélancoliquement cette terre qui les avait vus naître et pour qui leur sang venait de couler. -- Tous les locaux étaient éclairés à l'électricité et pendant la nuit plusieurs lampes continuaient à brûler, ce qui pour la courte durée de cette période médicale a valu au *Turnverein* une note de 180 francs.

On me pardonnera d'être entré dans tant de détails, mais tout le plan de ce bâtiment m'a paru conçu avec un esprit si judicieux et si pratique qu'il était im-

possible de ne pas s'y plaire. Après avoir marqué le pas, rongé mon frein pendant trois semaines dans un hôtel, portant un nom princier, mais de propreté douteuse, je me retrouvai là en Europe occidentale. Je m'y plus tout de suite, m'y sentis à mon aise, chez moi, content. De plus j'ai été étonné de ce que ce bâtiment, ayant une destination tout autre, pût satisfaire si pleinement aux exigences qu'on pose à un petit hôpital et offrir une vie confortable, agréable, même gaie aux hospitalisés. Le nœud architectonique se trouve, me semble-t-il, dans le vestibule central qui groupait les odeurs analogues et séparait les odeurs dissemblables: dortoir, blessures et médicaments; cuisine, buanderie; cabinets et vieux habits. Il serait faire fi de la justice, si je ne donnais pas ici le nom de l'architecte, M. Heinrich, depuis longtemps habitant de Sofia et à qui la capitale bulgare doit la création ou l'exécution de plusieurs édifices importants.

Les locaux que j'ai énumérés se trouvaient tous de plein-pied et il ne manquait qu'une chambre, celle pour l'infirmier. On avait dressé son lit au fond du vestibule et on lui avait ménagé un petit compartiment en suspendant un grand rideau vert qui, telle est la vertu des couleurs, ajoutait à l'agrément de la réception. Au besoin on aurait pu faire des opérations dans la chambre de pansement, mais cela n'a pas été le cas, faute d'instruments. Au *Turnverein* nous n'avions que les instruments indispensables pour les pansements, à savoir:

4 pincettes, dont 2 anatomiques, 2 chirurgicales, ciseaux, pinces droites, pinces courbes; en tout 7 instruments.

Maitshin Dom possédait une jolie salle d'opérations. Survenait-il une complication, le blessé était transporté dans la maison-mère. Cela me privait d'une expérience,

mais m'a été utile au point de vue de l'instruction, car ainsi j'ai appris à soigner d'abord une catégorie de blessés : blessures et lésions légères, ou blessures qui n'avaient plus besoin d'une intervention chirurgicale. Disons encore un mot du jardin et j'aurai suffisamment fait ressortir les avantages que le *Turnverein* offrait pour le traitement de blessés. Vu la saison, le jardin n'avait pas ses plus beaux atours, mais il rendait l'accueil plus aimable et les adieux plus touchants. En outre les blessés ont pu s'y promener pendant quelques journées ensoleillées de décembre.

* * *

Nous n'avons pas eu nos blessés dès l'abord ; une autre fois nous les avons attendus pendant toute une journée, et le jour suivant on nous les avait annoncés pour 11 heures, le dîner était prêt, mais ils ne sont venus que dans l'après-midi, parce que le cocher n'avait pu trouver l'endroit et les avait voulu déposer à la mission française.

Le docteur Schubert, qui à ce moment-là était chargé du service au *Turnverein*, nous avait donné les ordres suivants pour l'arrivée des blessés :

1° Tenir prête de l'eau chaude. Nettoyer les blessés dans la mesure du possible. Leur laver les pieds.

2° Ne pas toucher aux pansements, mais les laisser comme ils sont.

3° Prendre la température le soir à 6 et le matin à 7 heures.

La visite, sauf contre-avis, se ferait entre 11 heures et midi. En cas de nécessité, on pourrait téléphoner à Maitshin Dom pour avoir un médecin, mais il fallait alors envoyer en même temps une voiture pour le chercher.

En cas de besoin, la sœur ou l'infirmier se lèveront la nuit, mais en règle générale ils ne veilleront pas, étant donné leur service pendant la journée.

Quant à la cuisine, on donnera les mets ordinaires, même pimentés, sauf aux malades qui sont à la diète.

Le même après-midi nous reçûmes 22 blessés. Il y avait un contraste violent entre la propreté riante de nos locaux et l'aspect de ces malheureux déguenillés : la guerre et la paix... En général ils ne voulurent pas être soutenus ; comme des enfants qui viennent d'apprendre à marcher, ils marchaient avec un air de crânerie, depuis la voiture d'ambulance jusqu'au vestibule. Quelquefois ce fut pénible, ils se traînaient plutôt que de marcher, en se servant de cannes improvisées, de branches coupées non loin de l'endroit où ils avaient été blessés. Il y en avait qui, au lieu du bonnet d'ordonnance, portaient une toque en faux-astrakan ou bien un chapeau civil, et ils nous parurent d'autant plus lamentables qu'ils étaient habillés d'étoffes fort pratiques pour les manœuvres et pour la guerre, mais auxquelles nos yeux ne sont pas habitués. L'infanterie porte une tunique de couleur terreuse, couleur qui ne supporte pas de combinaison, avec col et parements bleu foncé. Les passepoils au col, aux parements et sur le dos sont rouges. Par devant 6 boutons en cuivre avec le lion bulgare, et 2 poches ; par derrière 4 boutons. Les pattes d'épaules sont rouges, avec le numéro du régiment imprimé en jaune. La *shapka* (bonnet) est noire, et le pantalon est également soit couleur de terre, soit noir, soit même à rayures. La capote d'un modèle spécial, très ample, était gris clair et quelquefois percée de trous que le porteur s'obstinait à ne pas raccommoder. Pour porter leurs affaires personnelles, un mouchoir ou un essuie-main suffisait, mais quelques-uns, plus collectionneurs, arrivaient avec un paquet volumineux.

Nous ne parlions pas leur langue, mais

on y suppléait par le rire, et les bons rapports n'en souffraient pas. Lorsque, pour abattre de la besogne, on se dépêchait trop, le blessé nous arrêtait par un de ces mots caractéristiques qui tout de suite s'implantent dans la mémoire, il disait *'tsakai, 'tsakai*, ce qui signifie: attends.

Au *Turnverein* on n'avait pas l'habitude d'employer le prénom, comme je l'ai entendu à Maitshin Dom. On désignait les malades par le numéro de leur lit. Ce système a des inconvénients.

Premièrement, c'est peu cordial vis-à-vis du malade.

Deuxièmement, plusieurs malades portent le même numéro. Par exemple le lit n° 23 a été occupé par 3 personnes.

Troisièmement, on est quelquefois obligé de déplacer un lit et il y a interversion.

Quatrièmement, lorsque, après le départ de plusieurs malades, on rapproche les autres, cela occasionne tout un bouleversement pour la mémoire. Par exemple l'occupant du lit n° 2 va au n° 12, et plus tard au n° 19.

Il vaut mieux nommer les blessés par leurs noms, ou en Bulgarie par leur prénom. On rencontrera quelquefois le même prénom, mais il y a moyen de distinguer, en disant: le vieux Dimitri, le jeune Dimitri; Todor de salle 7, Todor de salle 8.

Les numéros au-dessus des lits me semblent superflus. A la mission allemande, où l'ordre était pourtant très grand, on a remarqué plus d'une fois que les numéros ne se suivaient pas, qu'il en manquait, sans que cela eût nui au bon service. Tout ce qu'il faudrait, c'est une indication sur la porte d'entrée:

Total des lits . .	15
dont occupés . . .	10
et libres	5

* * *

Les béquilles. C'était toujours triste que de voir arriver tant de jeunes gens, s'ap-

puyant sur des béquilles ou des cannes. Cela leur donnait un air d'invalides, d'estropiés pour la vie.

On connaît la « Danse macabre » de Saint-Saëns, où le compositeur a introduit un motif d'os qui s'entrechoquent. Il serait possible de donner un pendant à cette danse, en créant la « Marche des béquilles ». Car chaque nuit, à partir de 2 heures, les blessés se levaient pour aller quelquepart et c'était alors une série de bruits étranges: contact des béquilles avec la pierre et avec le bois du parquet, arrêt devant les portes, ouverture et fermeture de celles-ci (dont une à vitres donnait un son différent des autres), cadence des mules claquantes, alternant avec la chute lourde des béquilles. Tout cela commençant par *piano*, passant bientôt par *forte* et par un formidable *fortissimo* pour diminuer graduellement et s'éteindre. Au bout de quelques minutes reprise de tous ces bruits, mais en sens inverse. Et ainsi de suite pendant quelques heures. Mon vocabulaire trop pauvre n'en donne qu'une évocation défectueuse et incomplète.

La suite par trop longue de ces nocturnes mélancoliques mais bruyantes obligea l'infirmier, après deux semaines d'audition involontaire, à demander un lieu de repos moins émotionnant. La Direction de la Société de gymnastique lui procura une chambre dans la maison déserte d'un bey, qui avait fait partie de l'ambassade turque à Sofia.

Les médecins allemands ne se laissèrent nullement apitoyer par la vue de ces béquilles et ils eurent un moyen bien simple pour en débarrasser les blessés: ils en défendirent l'emploi. C'est étonnant comme cela donnait de bons résultats. Car souvent un blessé s' imagine ne pas pouvoir se passer d'un soutien, tandis qu'il est déjà suffisamment guéri et qu'il ne lui reste qu'à réagir contre la douleur et la

contraction de ses muscles. Un peu d'effort de la part des malades, de temps en temps du massage, et tous ces boîteux et estropiés du commencement changèrent de tortues en lièvres. Je ne parle ici que de simples coups de feu à travers la jambe ou la cuisse, sans fracture ni infection.

Quant aux pieds, certaines blessures guérissaient vite, mais en général cela demandait plus de temps.

* * *

Sur 19 blessés, il y en avait trois qui n'étaient pas capables de signer leur nom. Par contre l'un était socialiste et paraissait l'être de tout cœur. C'était un cordonnier du nord de la Bulgarie. Avant de rentrer chez lui, il est allé au Sobranié pour s'y rencontrer avec « son » député. Tout comme chez nous.

* * *

Jamais ma bibliothèque ne fut aussi limitée que pendant cet épisode bulgare de ma vie. C'est qu'en partant je m'étais dit qu'il serait recommandable de pouvoir porter tout seul mes bagages, et alors il fallait bien laisser beaucoup de choses qui sans cela m'accompagnaient pendant mes voyages. Comme livres je n'avais avec moi que ceci: le *Guide du Samaritain*, du Dr de Marval; le *Manuel pour les soldats du Service de santé* (de l'armée suisse); un dictionnaire de poche français-bulgare qui souvent me permit d'avoir le verbe miraculeux, lorsque, grâce à lui, je pus sortir le mot de la situation; encore un petit livre de philosophie indienne, et ce fut tout.

Le Manuel, qui au commencement me servit de livre de chevet, me donna d'excellents conseils, surtout dans la partie qui traite du service de garde-malade. On y recommande p. ex. d'être doux avec les malades impatients, parce que seule la maladie est cause de leur mauvaise humeur, et on ajoute qu'avec la conva-

lescence leur attitude changera complètement. Deux blessés, lits 14 et 13, ont merveilleusement illustré le Manuel.

Semo Ivanov, un tout jeune soldat, paysan de son métier, ayant eu la jambe traversée par une balle, était très faible lors de son arrivée. La Croix-Rouge nous avait envoyé le même après-midi 22 blessés. Ne pouvant nettoyer que deux blessés à la fois, les autres devaient attendre autour des tables de notre vestibule, et voilà que Semo trouve moyen de se jeter à terre. Probablement à cause du mal de sa blessure, il ne faisait pas des mouvements calmes, mais des sauts brusques, comme une sauterelle. Cet après-midi, cela ne lui réussit point, et le voilà par terre. Heureusement ce ne fut pas grave, et ce jeune homme, si faible et si énervé d'abord, se transforma, grâce à la bonne nourriture et aux soins qu'on lui prodiguait, en un charmant compagnon, qui se faisait remarquer par sa gaieté et sa douceur, et par l'intérêt qu'il portait à tout. Je me rappellerai toujours comment un matin, en m'observant dans la chambre de pansement, où je préparais les choses nécessaires pour la visite du docteur, son grand nez en l'air et sa figure éveillée, il me posa cette question: «'ima li 'rrabota, gəspo'din 'bonto?» (y a-t-il du travail, monsieur B?)

Son voisin Ivan Dimitrev, lit 13, un jardinier analphabète, qu'on voit sur la photographie, debout à gauche du docteur, avait une blessure au pied et était d'abord d'une mélancolie noire. Nous nous disions: «Par quelles choses terribles a-t-il dû passer, ce pauvre homme? Quelles scènes de guerre horribles hantent encore son cerveau?» Avec le temps, le lait et les œufs aidant, il devint un très bon et un très affectueux camarade. Quoique à la fermeture de la Société de gymnastique sa blessure fût guérie, il a dû

aller à Maitshin Dom. C'est de là que je l'ai vu partir pour la maison dans un uniforme d'un régiment spécial, mais portant une botte jaune et l'autre, qui remplaçait la botte trouée et coupée, noire.

* * *

Nous disposions de 5 robes de chambre, fournies par la Croix-Rouge bulgare, et qu'on voit toutes sur la photographie. C'était peu, mais remarquez comme elles étaient belles, havane avec des revers brun foncé: cela vous changeait un paysan en parfait gentilhomme. Afin de pourvoir à la disette de robes de chambre, on a simplement retenu les manteaux d'hôpital que quelques blessés portaient en arrivant. Pour se promener au jardin, il faut que chaque malade ait un manteau; à part cela on peut se contenter de 4 manteaux sur 10 malades.

Le manque des mules était plus grave. Nous n'en avons que 12 paires, ce qui était insuffisant, obligeant les blessés de se promener en chaussettes et leur salissait continuellement les pieds. C'est la seule critique que j'ai à formuler contre le *Turnverein*.

Je me levais à 6 heures et commençais mon travail à 7 heures. Mes diverses occupations duraient jusqu'à 9 heures, quelquefois plus tard. J'y ai travaillé six semaines; j'ai aidé à l'installation de l'hôpital, j'ai vu arriver les premiers blessés; on y a soigné 41 soldats dont 40 ont dormi là. Au commencement il y avait 23 blessés, le dernier jour 8, dont 4 sont allés à Maitshin Dom. Je les ai retrouvés à l'école Kovatschev, où ils se plaignaient

des locaux et se sentaient moins à leur aise, ce qui se comprend, parce que là on était moins en famille.

Arrivé avec mes notes à la fin de mon séjour au *Turnverein*, il me semble que je n'ai nullement épuisé mon sujet, j'ai des craintes d'avoir oublié les scènes les plus typiques, et cependant, faute de temps, je suis obligé de couper court. Au lieu donc de chercher ce que je pourrais encore traiter, je veux finir cette partie par la finale modeste que voici:

Jeudi soir, 13/26 décembre 1912.

Huit heures trois quarts.

Nos blessés sont qui assis dans le vestibule qui dans le grand dortoir. Les premiers bavardent avec la sœur et la vieille dame qui s'occupe de la cuisine. Les autres chantent à tue-tête. C'est qu'ils ne sont plus très malades. Nous en avons encore 19 hier matin; un nous a quitté hier dans la journée. Demain nous en verrons partir encore 8. Cela me serre le cœur. D'où sont-ils venus? De la guerre. Où vont-ils? A la maison. C'est tout ce que je sais et c'est bien peu. Leur séjour chez nous n'est pour eux qu'un épisode, pour moi c'est toute ma raison d'être ici. M'oublieront-ils? C'est bien probable. C'est la vie. Mais je les aime comme des braves gens qui ont obéi à leur devoir, en allant au devant de l'ennemi séculaire et détesté. Pourtant ils sont pacifiques et la plupart ne tiennent pas à retourner de nouveau au feu. Au dortoir on siffle maintenant et on danse le xörö. C'est fort plaisant à voir et à danser. Nos blessés, soignés comme des barons, sont contents.

Bureau de placement de gardes-malades de Neuchâtel (Maillefer, 7).

Les gardes sont instamment priées d'adresser les correspondances à la Directrice du Bureau, pendant le mois d'août seulement, à

M^{lle} M. Sahli, Pension Bellevue, WATTENWIL près Thoune.
